

BIBLIOGRAPHIE

Georges FRANCOIS, *L'hôpital royal des forçats*. Marseille, Comité du Vieux Marseille, 2007, 71 p.

Clair, bien documenté, concret, l'ouvrage apporte les éléments de base à la connaissance d'un établissement complémentaire de l'arsenal des galères (qui fut un moment le plus important établissement industriel de Marseille. En prélude quelques pages sont consacrées aux galères et aux galériens. Puis c'est le tour de l'hôpital, présenté dans ses aspects matériels, administratifs (il a connu sa guerre de la Plume et de l'Épée), humains, sanitaires, disciplinaires (l'établissement faisait penser aux hôpitaux-maisons de force de l'époque). Ce petit livre n'épuise évidemment pas le sujet (il n'en a d'ailleurs pas la prétention). Il sera bien utile aux curieux et aux historiens.

M. FX. EMMANUELLI

*
* *
*

Alain RAYNAUD, *Itinéraires-découvertes. Provence médiévale. Les Bouches du Rhône*. Saint Raphaël, éditions de La Renaudie, 2008, 304 p.

Les départements provençaux ont conservé de nombreux vestiges et traces de l'époque médiévale. C'est aux passionnés de cette époque (et cela va jusqu'aux étudiants en fin d'études) que l'auteur s'adresse en s'appuyant sur une très solide historiographie. Environ 130 sites sont évoqués avec une précision extrême et une iconographie pléthorique tout à fait remarquable. Ils sont répartis entre vingt itinéraires très soigneusement étudiés et présentés, avec un grand luxe de détails lorsque la nécessité s'en fait sentir. Des fiches générales, historiques, artistiques, parfois l'évocation de manifestations festives actuelles accompagnent ce passionnant inventaire. À ce guide de qualité exceptionnelle on ne peut souhaiter que tout le succès possible.

M. FX. EMMANUELLI

Régis BERTRAND, *Santibellis. Figurines de Provence*. Tolède, Aubanel, 2006, 159 p.

Tout le monde connaît les santons, fort peu probablement les santibellis, statuettes en plâtre (Italie) ou en argile (Provence) traitant de sujets religieux ou profanes, dont la fabrication a été active entre les années 20 et les années 80 du XIX^e siècle. Avec une grande élégance de style l'auteur nous introduit dans leur monde, appuyé sur une iconographie somptueuse. Tour à tour sont évoqués la fabrication, les fabricants, les types, l'utilisation et la signification culturelle des statuettes. Les collectionneurs y trouveront quelques informations fort utiles. Bref, un très beau livre.

M. FX. EMMANUELLI

*
* *

Jules B. FARBER, *Les Juifs du pape en Provence. Itinéraires*. Arles, Actes Sud, 2003, 359 p.

« Les Juifs du pape » relevaient de l'autorité pontificale et habitaient les possessions du pape dans le Midi, soit le Comtat et Avignon. Or il est question des juifs du midi de la France, qui relevaient d'autres dominations suivant les époques. Le titre le définit comme la « Provence », terme qui n'est plus reçu en ce sens depuis deux siècles et qui peut donc prêter à confusion pour nos contemporains : le champ géographique couvert est celui du Languedoc oriental, du Comtat Venaissin et de l'ancien comté de Provence. Ceci dit il faut souligner toutes les qualités de l'ouvrage, qui appartient au genre des guides culturels, choix judicieux car les traces du judaïsme sont ici souvent bien minces. L'auteur les a recherchées avec patience et s'est appuyé sur une documentation historique de grande qualité.

L'organisation du livre est simple. Une carte initiale claire, une alternance de synthèses (Antiquité, réglementation de 1215, techniques de conversion, vie dans les quartiers juifs, restes visibles, évolution depuis 1789) et de monographies, toutes fondées sur la même construction (historique, restes visibles, informations pratiques : sept pour le Languedoc, six pour la Provence, cinq pour le Comtat et Avignon).

De lecture aisée, remarquablement illustré, ce livre doit être particulièrement recommandé aux curieux d'histoire totale.

M.FX. EMMANUELLI

*
* *

Christine PEYRARD (direction), *Minorités politiques en Révolution 1789-1799*. Aix, Presses de l'université de Provence, 2007, 210 p. - Lucien FAGGION et Laure VERDON (direction), *Quête de soi, quête de vérité de Moyen Age à l'époque moderne*. Aix, Presses de l'université de Provence, 2007, 222 p.

Ces deux récentes publications des historiens aixois n'intéressent que peu la Provence (deux fois deux contributions sur un total de 24). La seconde est précieuse sur le plan méthodologique, avec quatre bilans de recherches et des monographies exemplaires qui en font un outil plus qu'utile pour les chercheurs.

La première est une série de monographies largement descriptives, accompagnées de trois synthèses de grande ampleur. La première traite de ce thème récurrent qu'est « l'anarchie ». La seconde présente la complexité des orientations des républicains bataves. À M.Vovelle on doit la troisième, lumineuse réflexion sur le sujet. À retenir particulièrement la fine analyse des débats autour de la constitution de l'an III.

L'affaire du « banquet des olivettes » à Aubagne, en 1792, est évoquée dans un long article essentiellement descriptif appuyé sur une étude sociologique globale sommaire de la ville.

M. FX. EMMANUELLI

*
* *

Gisèle ROCHE-GALOPINI, *Les Galloppini. De la Valsesia à la Maurienne*. Saint Jean de Maurienne, éditions Derrier, 2008, 115 p.

L'auteur nous avait déjà entraînés sur les routes de la migration de la montagne vers le pays provençal. Cette fois c'est la route du Piémont vers la Savoie que l'on suit à travers l'histoire de ses ancêtres, qui est aussi celle d'une lente ascension sociale. Le texte est simple, animé d'une discrète émotion et illustré de photos de famille auxquelles tous ceux qui traquent leur passé familial ne peuvent qu'être très sensibles.

M.FX. EMMANUELLI

*
* *

RABINOVITCH Wladimir, *Journal de l'Occupation*, tome premier 1941-1942, Briançon, Editions Transhumances, 2008, 351 p., illustrations.

Il faut saluer les efforts des petites éditions Transhumances de Briançon pour faire connaître l'œuvre de Wladimir Rabinovitch dit Rabi, juriste, auteur de textes littéraires, critique, penseur du judaïsme. L'itinéraire de cet intellectuel n'est pas moins remarquable. Avocat parisien, né dans une famille venue de Lithuanie au début du siècle, il se trouve en 1940 à Briançon où son épouse enseigne le dessin au Lycée et, pour des raisons évidentes (l'Occupation et sa radiation du barreau par la législation de Vichy), il y reste jusqu'en 1942. Il y reviendra dans la petite sous-préfecture des Hautes-Alpes après la Libération et y exercera jusqu'à la fin de sa vie la fonction de juge, tout en participant activement à la vie des idées sur le plan national, en particulier comme membre du comité de rédaction de la revue *Esprit* et auteur prolifique. Nous avons signalé en son temps la réédition en 2002 par les éditions Transhumances de son admirable *Journal d'un juge*, description de la société souterraine d'une petite ville au sortir de la guerre, mais surtout réflexion sur le métier de juger qui n'a rien perdu de leur actualité.

Ces éditions viennent de publier la première partie du journal que Rabi a tenu pendant la guerre. Les notations sont courtes et révèlent, par leurs qualités d'écriture, la finesse des analyses, l'immense curiosité de ce lecteur insatiable. Il laisse aller là ses dons d'observation sur les événements et les gens de Briançon où il passe ces deux années. Ce journal est passionnant à bien des titres. Il l'est par son intérêt littéraire, les éclairages psychologiques, les observations qu'il fait sur la vie privée (les relations de couple, les joies de la paternité, l'éveil d'un enfant). Il l'est par l'extrême richesse des informations qu'il donne sur la vie quotidienne dans une région de montagne, le travail des gens, les mentalités, le ravitaillement, privilégié ici, où ce sont les estivants qui provoquent la pénurie et mécontentent les habitants, et désastreux dans les villes où résident ses correspondants. Le journal permet de suivre les espérances et les désillusions communes sur l'évolution d'un conflit apprécié d'emblée à travers la BBC. Il donne des informations sur le milieu intellectuel de qualité avec lequel il est en contact ou sur une opinion dont ne rendent pas compte les schémas simplistes. Par sa description de la province sous Vichy et la peinture sociale qu'il contient, ce journal rappelle celui que Léon Werth a tenu dans un petit village de la Bresse (*Déposition. Journal 1940-1944*, Paris, Viviane Hamy, 1992). Mais Rabi est pétri de davantage de contradictions. Le pacifiste (qui n'en a pas moins fait une belle guerre) est régulièrement révolté par l'inconscience et la satisfaction de Giono, dont il a été, avec son épouse, l'un des disciples au Contadour. Dès octobre 1940, il suit avec angoisse la mise en place des mesures antisémites, surtout en zone occupée où sa famille est restée. La rafle de juillet 1942 à Paris le convainc de la « volonté d'extermination » des Allemands. Si, comme il le croit, l'antisémitisme est définitivement installé, ne faut-il pas faire baptiser sa fille

qui vient de naître, mais n'est-ce pas une trahison? Le militant sioniste sombre, au fil des drames dont il prend connaissance, dans un profond pessimisme. Il n'en guette pas moins toutes les voix discordantes (et il y en a) et notamment les réactions de ses amis chrétiens. Il relève avec subtilité la distance que l'on décèle dans nombre de publications vis-à-vis du régime et de l'Occupant. Il se réjouit de ce qu'il peut lire dans des revues comme *Temps nouveaux* ou *Esprit*, entre les lignes de certains journaux comme *Le Figaro*, dans les recueils de poésie que Pierre Seghers édite à Villeneuve-lès-Avignon, dans la presse clandestine (qui circule « presque ouvertement » en avril 1942). À Lyon, l'attitude de Mounier, dont il n'avait pas compris la position initiale (la reparution d'*Esprit*), le réconforte. Il désespère de la France, mais, en même temps, est rassuré par les nombreuses marques de solidarité dont il est le témoin ou qu'il connaît indirectement, par exemple lorsque le port de l'étoile jaune est imposé aux juifs à Paris. Il dépeint avec sympathie telle ou telle famille de paysans ordinaires, ce qui vient compenser le tableau souvent acerbe qu'il fait de la petite société locale. Il admire le vieux conseiller municipal républicain qui refuse d'emblée l'allégeance à Pétain. Il apprécie la simplicité et la chaleur des commerçants sépharades avec qui il partage les fêtes juives. Mais il est sans complaisance pour les intellectuels qu'il trouve lâches, pour un milieu enseignant étriqué, pour les coreligionnaires affairistes qui le dégoûtent, pour certaines de ses relations dont il regrette les faiblesses ou les réactions. Ainsi de l'historien Maurice Crubellier, qui enseigne alors à Briançon, d'Irène Joliot-Curie, venue en congé, dont la sécheresse raisonneuse l'ébranle, d'amis juifs qui se courbent. Du couple Carles, ressort la figure de Jean, le libertaire, d'emblée convaincu de la défaite de l'Allemagne, tandis qu'Emilie (célèbre, bien plus tard, comme égérie de la défense de la vallée de la Clarée et pour son récit de vie, *La soupe aux herbes sauvages*) apparaît bien plus rugueuse. Critique vis-à-vis de lui-même, souvent insatisfait de la vie qu'il mène, régulièrement révolté, Rabi est de ce point de vue comme la plupart, qui ne s'accommodent pas, mais dont la dissidence ne va pas jusqu'à la Résistance. Mais il y vient peu à peu, contraint par les événements. À l'automne 1942, la menace se resserre contre les juifs d'origine étrangère (il avait 4 ans lorsque ses parents ont immigré). Il se décide alors à partir travailler chez des protestants de la Drôme. Inutile d'ajouter que l'on attend avec impatience la publication de la suite de ce document de premier ordre.

Jean-Marie GUILLON

*
* *
*

Dominique IOGNA-PRAT, *Etudes clunisiennes*, Paris, Picard, 2002, 312 p. Collection « Les médiévistes français, 2 ».

Recueil de plusieurs articles parus dans différentes revues et mélanges entre 1988 et 1998, l'ouvrage proposé par D. Iogna-Prat dans la collection des Médiévistes français s'enrichit d'une Introduction développée expliquant les intentions de l'auteur.

Deux questions retiennent principalement son attention :

* le rôle des sources, non seulement pour bien connaître l'histoire de Cluny aujourd'hui, mais au moment même de leur création, dans leur lien avec l'histoire de Cluny au fur et à mesure de son déroulement. Le choix des documents à créer à un moment donné reflète les intentions de l'auteur de la source ou de son commanditaire : volonté d'organiser (statuts, coutumes...), de créer des exemples par l'hagiographie, de constituer des références de mémoire par l'institution de fêtes ou le relevé des actes écrits (cartulaires, vies des abbés, chroniques...);

* la place de Cluny dans la société chrétienne du XI^e siècle et de la première moitié du XII^e siècle : l'auteur insiste en montrant comment Cluny, église monastique au départ (910), devient église universelle, référence, modèle, non seulement pour la vie monastique, mais aussi pour toute l'église cléricale.

Les différents articles ou contributions repris développent l'un ou l'autre de ces aspects, accompagnés d'un appareil critique mis à jour des derniers articles ou publications parus sur le sujet.

Le premier chapitre est consacré à l'hagiographie clunisienne, laquelle naît à propos de l'abbé Maïeul, saint Maïeul (954-994), avant celle de ses prédécesseurs (Odon par exemple, 927-942) ou successeurs (Odilon, 994-1049; Hugues de Semur, 1049-1109). Ce qui amène l'auteur à se poser la question de savoir s'il a existé un modèle de sainteté abbatiale clunisienne, fourni par Maïeul, et à insister sur l'importance de l'hagiographie dans la transmission de l'histoire de Cluny, au-delà même du ressort de l'abbaye bourguignonne.

Le thème du deuxième chapitre, « La Croix, le moine et l'Empereur : dévotion à la Croix et théologie politique à Cluny autour de l'an 1000 », permet à l'auteur de montrer l'importance et le rayonnement d'une dévotion particulière à Cluny, celle à la Croix du Christ, dont l'abbaye conserve un fragment dans un reliquaire. L'abbé Odilon s'y attache particulièrement, composant des textes à sa gloire, instituant des fêtes particulières dans la liturgie. Mais la Croix, symbole de la mort du Christ, l'est aussi de sa puissance, de sa royauté divine; elle est alors prise également comme symbole par d'autres puissances, laïques, et notamment par l'empereur; et devient, plus généralement encore, le symbole du souverain chrétien, dépassant donc largement, là encore, le cadre monastique.

Touchant les plus grands, souverains du monde, Cluny s'adresse également aux autres laïcs, grands ou moins grands. C'est l'objet du troisième chapitre, sous le titre « La place idéale du laïc à Cluny : d'une morale statutaire à une éthique absolue ? »

Les exemples de grands, empereurs, rois, grands « seigneurs », entrant au monastère ou lui faisant de grandes largesses (saint Géraud, duquel Odon écrit lui-même une *Vita*, Guillaume de Provence, le libérateur des Sarrasins...), racontés dans les hagiographies, entraînent d'autres conversions, et des adhésions à une morale définie, par Cluny, statutaire, dit l'auteur, mais comme s'il s'agissait d'une éthique absolue, valable pour tout chrétien du début du XII^e siècle.

La mort constitue l'un des points d'ancrage de la spiritualité clunisienne. C'est Odilon qui institue la commémoration des défunts le 2 novembre. Le souvenir des morts passe par l'enregistrement des dons faits à cette occasion, *donationes ad sepulturam*. Les moines sont requis pour la prière des défunts, en même temps qu'ils savent s'adresser à la Vierge et aux saints comme intercesseurs. La crainte de la mort, l'aide qu'on peut attendre du patron de Cluny, saint Pierre, entraînent une « comptabilité considérable des morts », du fait qu'elle est ouverte à des morts « ordinaires ». C'est le thème développé dans le quatrième chapitre, montrant par ce « contrôle des mémoires » l'influence universelle de Cluny.

Dans le chapitre 5, D. Iogna-Prat aborde la question des rattachements de maisons monastiques à Cluny, à partir de l'exemple de Romainmôtier, rattaché à Cluny dès 928-929, sous l'abbatiate d'Odilon. C'est donc aussi l'occasion pour l'auteur de revenir sur les débuts de Cluny, « Cluny avant Cluny », époque où n'apparaît pas encore l'ecclésiologie clunisienne qui ne prendra son plein essor qu'avec Odilon. Il préfère parler, pour la période antérieure, de réseau monastique, marqué par la réforme monastique du IX^e siècle, la tradition du « multi abbatiat » se développant surtout à partir du premier privilège d'exemption accordé par le Pape, en 998, et étendu à toutes les dépendances de Cluny en 1024.

Dans le chapitre suivant, intitulé « La geste des origines de l'historiographie clunisienne, XI^e-XII^e s. », l'auteur, tout en regrettant l'absence d'analyses typologiques des récits de fondations, revient lui-même sur la genèse de cette historiographie, constituée volontairement par les abbés et dans des buts très précis. Les premiers récits ne sont élaborés que vers 1030-1050, soit plus d'un siècle après la fondation de Cluny. Hugues de Semur, abbé de 1049 à 1109, donne à l'historiographie un élan important, et Pierre le Vénérable (1122-1156) la considérera comme nécessaire pour la défense du modèle clunisien, au moment où apparaissent d'autres ordres.

La vie de saint Maïeul, la première du genre, écrite par Odilon (voir *Agni immaculati*, de D. Iogna-Prat, 1988), fonde l'histoire du monastère sur les apôtres. Les récits de Raoul Glaber, dans les mêmes années 1030, évoquent la transmission des usages de saint Benoît. Il s'agit de fonder l'historiographie sur des bases irréfutables. Avec Hugues de Semur, apparaît la nécessité de composer des cartulaires, et c'est l'occasion, pour l'auteur du présent ouvrage, de reprendre très précisément l'étude et la critique des trois cartulaires A, B, C connus de l'abbaye. Mais aussi de réhabiliter la mémoire d'Odon, abbé négligé dans l'histoire de Cluny.

Dépassant la période directement traitée par ces « Etudes clunisiennes », le Moyen Age, l'auteur termine l'ouvrage, au chapitre 7, par un bond de plusieurs centaines d'années, pour évoquer le millénaire de la fondation de Cluny, en 910, et observer comment, en ce début du XX^e siècle, était connue l'historiographie de Cluny et quelle pouvait être encore son influence. L'auteur observe comment et par qui fut célébré le millénaire, en Bourgogne principalement, quatre ans à peine avant le déclenchement de la première guerre mondiale. Il insiste sur le renouveau des études historiques entre 1870 et 1914, le développement des sociétés savantes, le début de l'engouement pour les commémorations, mais il rappelle aussi les lois sur les congrégations ou de séparation de l'Église et de l'État, les liens entre intellectuels et catholicisme, la dévotion au Sacré-Cœur, et même le rôle de Cluny dans la recherche de la paix. Cluny demeure le symbole de la liberté de l'Église, Cluny est français face à l'empire allemand, érudits y compris, qui ne sont pas invités...

Ce dernier chapitre n'est certainement pas le moins intéressant, dans le contexte historique de l'époque, mais alors que Cluny ne jouit plus de la même audience universelle que mille ans auparavant.

Complété d'un état des sources et des manuscrits, et d'une abondante bibliographie actualisée, ce recueil d'articles, et les interrogations qu'il pose, devraient intéresser tout historien du Moyen Age, période où l'influence de Cluny, quelle que soit la question traitée, civile ou religieuse, est considérable. Les Provençaux eux-mêmes, dans cette région où Cluny a si largement essaimé, trouveront grand intérêt à la lecture de ces pages.

Remercions D. Iogna-Prat d'avoir su, dans un langage clair et une présentation aérée, bien découpée à l'intérieur des chapitres et de l'introduction, proposer cette synthèse de l'histoire de Cluny dans ses origines, par une critique approfondie de l'hagiographie au service de l'évolution du monastère vers un modèle universel.

Arlette PLAYOUST